

Robert Giraud Paris, mon pote



le dilettante

Extrait de la publication

Paris, mon pote

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Carrefour Buci, 1987.

Les Lumières du zinc, 1988.

Faune et Flore argotiques, 1993.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Tatouages du milieu, avec Jacques Delarue,
photographies de Robert Doisneau, La Roulotte, 1950.

Les Parisiens tels qu'ils sont, avec Michel Ragon,
photographies de Robert Doisneau, Robert Delpire, 1954.

Le Vin des rues, Denoël, 1955 ;
photographies de Robert Doisneau, 1983.

La Route mauve, Denoël, 1959.

Bistrots, photographies de Robert Doisneau,
revue *Le Point*, 1960.

La Petite Gamberge, Denoël, 1961.

Les Cris de Paris, eaux-fortes de Lars Bo, 1961.

Réservé à la correspondance, Denoël, 1965.

Le Royaume d'argot, photographies de Robert Doisneau,
Denoël, 1965.

La Coupure, Denoël, 1966.

Petite Flore argotique, dessins de Gilles Sacksick,
Halévy, 1968.

Le Royaume secret du milieu, Planète, 1969.

L'Académie d'argot, dessins de Moisan, Denoël, 1971.

L'Argot tel qu'on le parle, Jacques Grancher, 1981.

Fleurir la ville, eaux-fortes de Lars Bo, 1988.

L'Argot du bistrot, illustré de 31 photographies inédites,
Marval, 1989.

L'Argot d'Éros, Marval, 1992.

Robert Giraud

Paris, mon pote

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Photo de couverture : © Robert Doisneau

Robert Giraud, rue de la Roquette, 1950

© le dilettante, 2008

ISBN 978-2-84263-344-8

Giraud, mon pote

Pour Agathe, fleur de Paris

Fin 45, gare d'Austerlitz, un train entre en gare. Robert Giraud en descend, en compagnie d'une mignonne petite môme, Janine Lamarche, sa régulière. Ils se sont mariés à Limoges le 17 octobre 1945. Robert Giraud, que ses amis appellent Bob, totalise à peine un quart de siècle au compteur. Il vient de terminer ses études de droit, mais une chose est sûre, il ne sera ni avocat, ni notaire.

Tracer le portrait de Bob Giraud, c'est facile. Bien que sécot, il est choucard. Il plaît aux frangines à cause qu'il a un petit air voyou. Ses crins drus et droits tombent en gouttes de pluie. Ça lui donne l'air d'un hérisson. Son nez : un bec d'oiseau. Au marigot fédérateur que l'on appelait jadis le comptoir, on nomme cet animal le pic-verre. Maigre comme un chat. Tel est le faune. Au

mental, un brin solitaire. Il a ses têtes. Celles qui lui reviennent, il leur paye un canon. Les autres c'est des cons.

Ses mirettes : un vrai coup de saveur. Mais ce jour-là, sur le quai de la gare, accompagné de Janine, ses yeux perçants ressemblent à des boules de loto. Le voilà comme deux ronds de flan, ahuri, bouche bée : il est à Paris. Paris outragé, brisé, martyrisé et maintenant libéré. Et pour l'heure, Paris qui crève la dalle, mais surtout Paris de Mac Orlan, Paris de Cendrars : « ville de la tour unique », « débarcadère des volontés ».

À Limoges, à la Libération, grâce à ses faits d'armes, on lui a confié la rédaction en chef de l'hebdomadaire Unir en septembre 1944. Cet organe des Mouvements unis de la Résistance s'installe à Paris dès la fin de l'année suivante. Sa jeune équipe limougeaude élit domicile dans un hôtel, 40 rue de Lille. Les bureaux du journal se situent en face, rive droite, rue des Pyramides, dans l'immeuble où se pavanaient les sbires du PPF de Doriot il n'y a pas si longtemps, pendant que de juin à août 1944, Bob, lui, croupissait dans un cachot en attendant la fin, sa fin, dans la cellule des condamnés de la prison du Petit Séminaire.

Le 21 août 1944, les forces de Georges Guingouin libèrent Limoges, Bob rentre chez lui. La vie reprend, comme on dit, le dessus. Rien n'a changé. Presque. Mais un ressort est cassé. Une espèce de voile opaque ternit dorénavant les choses. La prison, à ce fils de la bourgeoisie de province, a donné une leçon. Ou plutôt deux. D'abord, c'est ici que Bob Giraud fera connaissance avec quelques spécimens de ce que la société compte d'en dehors, d'irré récupérables. Le monde des droits communs, des tatoués, des souteneurs, des vagabonds, le monde fascinant de la marge qu'il n'a jusqu'à présent approchée que dans les romans de Charles-Louis Philippe et de Carco. On imagine le jeune Giraud, encore étudiant en droit, donner quelques conseils à ses compagnons de cellule et en échange apprendre quelques trucs, astuces et combines qui lui serviront de sésame pour les dix années à venir. Ces rencontres détermineront sa vie, nourriront son œuvre. Enfin, il n'accordera plus à la société « normale », celle dont il est issu et, cruel paradoxe, dont il ne se défera jamais totalement, la moindre attention.

1945-1955. Une décennie de vaches maigres, mais formatrice. Dans sa besace, Bob trimballe cinq recueils de poésie et une petite réputation naissante qu'il doit à deux ouvrages. En 1950, à

l'enseigne éphémère de La Roulotte, il publie avec son ami le commissaire Jacques Delarue Les Tatouages du milieu et, en 1954, avec Michel Ragon, vieux compagnon de bohème de ces premières années parisiennes, Les Parisiens tels qu'ils sont, chez Robert Delpire. Deux raretés illustrées de photos de l'ami Robert Doisneau, le copain de la nuit.

Bob a rencontré ce dernier en 1947 dans la boutique de l'antiquaire Romi, au 15 de la rue de Seine, à quelques mètres du Café-tabac de l'Institut tenu par Albert Fraysse, aveyronnais jovial et généreux, où l'on boit le meilleur beaujolais du quartier. Chez Fraysse, îlot épargné par le tohu-bohu qui réveille le jusqu'alors tranquille Saint-Germain-des-Prés soudain plongé dans sa crise existentialiste, c'est là où Bob tient salon et narre à l'aimable compagnie des habitués – des frères Prévert à l'ouvrier du coin en passant par quelque académicien, d'illustres peintres et quelques biberonneurs patentés, Jean-Paul Clébert, Jacques Yonnet, Albert Vidalie, Antoine Blondin – ses histoires peuplées de rencontres souvent insolites, toujours «formidables».

Le Giraud est un animal nocturne. Sa crèche de la rue Visconti, qu'il décrit d'ailleurs ici, il ne la quitte que pour taper une belote chez Fraysse ou

errer en long en large et en travers dans tous les coins sombres des alentours. Les frontières du Paris de Bob n'excèdent pas les Halles, au nord, la Mouffetard, au sud, la Maube, entre les deux, et Buci, son port d'attache, à l'ouest. En dehors, c'est presque l'étranger. Bob y excursionne bien parfois, pour chiner le plus souvent – à Vanves ou Clignancourt – ou pour visiter les gitans de la porte de Montreuil, le plus souvent en compagnie de Robert Doisneau, ou du non moins estimable Georges Dudognon.

Doisneau et Giraud, la paire de Robert. Ce qui les rassemble : un amour un peu naïf de l'humanité et des individus. Et dans Paris d'alors l'humanité est partout, ses représentations sont multiples et infinies. Peut-être aussi qu'on est un peu à vif; c'est qu'on l'a bien maltraitée, l'humanité, ces derniers temps. Robert et Robert en savent quelque chose.

Paris, mon pote, on y vient, mais avant, le passage obligé c'est Le Vin des rues. Maître livre de Robert Giraud, c'est, dit-il, «le résultat de dix années de traînasseries». Dix ans d'errance et de petites combines, dix ans à côtoyer la cloche sans en être vraiment. En 1946, l'aventure Unir cesse. Le

mariage avec Janine Lamarche se solde par un divorce. Bob tire le diable par la queue, exerce trente-six métiers : maçon, brocanteur, animateur de cabaret où il relance fugacement la carrière de Fréhel au bout du rouleau...

Le Vin des rues, titre trouvé par Prévert, paraît en octobre 1955 chez Denoël par l'entremise de Doisneau sans doute. Celui-ci connaît bien Cendrars, en 1949, ils ont publié ensemble La Banlieue de Paris. L'homme à la main coupée n'a jamais répugné à aider ses jeunes compagnons. C'est lui qui avait introduit Jean-Paul Clébert, dont le Paris insolite paru en 1952 fut un succès.

À trente-quatre ans, Robert Giraud est devenu le spécialiste patenté de tout ce que la capitale englobe de clochards, tatoués, putains, originaux et entourloupeurs de petite envergure. Il fait découvrir ainsi aux auditeurs le monde de la cloche. C'est aussi lui qui présente Léon Boudeville à Alain Jessua qui, avec Léon la Lune, portrait d'un clochard de la Mouffe, réalise son premier court-métrage en 1956, lauréat du prix Jean-Vigo.

De 1955 à 1959, Giraud écrit beaucoup dans la presse mais ne publie plus rien et son éditeur s'impatiente : « Cher ami, lui écrit Robert Kanters, le 16 avril 1959, je prépare pour le moment le

programme des éditions Denoël pour la rentrée et la saison d'hiver, et je serais heureux de savoir si je dois prévoir la publication d'un nouveau livre de toi. De toute façon j'aimerais bien connaître tes projets et savoir à quel moment tu comptes nous remettre ton prochain manuscrit. Les histoires de clochards à la radio et ailleurs ont assez duré, apporte-moi ton manuscrit, on te donnera aussi un litre de rouge. »

Enfin, Robert Giraud donne à son éditeur La Route mauve. Il situe son roman délibérément loin de Paris. Il retrouve pour l'occasion son Limousin natal. Le roman déconcerte et c'est un échec. En 1960, Giraud écrit le texte de Bistrots pour Le Point, revue éditée à Souillac par Pierre Betz, qui a entamé depuis longtemps un compagnonnage fructueux avec Doisneau. Comme de juste les photos de Bistrots sont signées de ce dernier et l'avant-propos est rédigé par Jacques Prévert. La belle équipe!

Bob est ici dans son élément. On ne peut pas en dire autant de son nouveau roman, La Petite Gamberge. Cette vague histoire de truands à la petite semaine n'aura pas de conséquences sur le chiffre d'affaires de Denoël ni sur la renommée de Bob.

Et voilà que celles qu'on appellera les Trente Glorieuses pointent leur nez. Richard Anthony chante Nouvelle vague. À la télé s'affiche Cinq colonnes à la une. Tout le monde rêve de confort moderne : Frigidaire, salle de bains, etc. Sans oublier la bagnole pour partir en week-end. Nouvelle vague, au cinéma aussi : Éric Rohmer avec Le Signe du lion et Truffaut avec Les 400 Coups posent un regard nouveau sur la ville qui soudain donne un coup de vieux aux bonnes vieilles péloches signées Grangier, Decoin ou Hunebelle. Audiard tirera dès 1963 le triste constat qui s'impose. Les répliques devenues célèbres de ses fameux Tontons flingueurs font encore mouche mais au hasard de certaines d'entre elles sourd un vrai dépit, une nostalgie évidente. Celle de la sous-maîtresse qui se lamente : « Le client qui vient en voisin : bonjour mesdemoiselles, au revoir madame. Au lieu de descendre maintenant après le dîner, il reste devant sa télé, pour voir si par hasard il serait pas un peu l'homme du XX^e siècle. » Le trafiquant de gnôle quant à lui se désespère : « La jeunesse française boit des eaux pétillantes et les anciens combattants, des eaux de régime. Puis surtout il y a le whisky. »

Bref, Paris change : la Défense s'élève à l'ouest, le périph encercle la capitale.

En 1945, le Paris dans lequel Bob débarque est encore celui des apaches et des fortifs. La Mouffetard a la réputation d'être la rue des clochards. Les puces de Saint-Médard, à leur abord, sont le rendez-vous, depuis le Moyen Âge, des chiffonniers de toutes sortes. Place Maubert se tient le marché aux mégots, tandis que dans les rues Maître-Albert et avoisinantes, dans des bistrots sordides, les clochards élisent leur reine et leur roi. Les Halles sont un repaire de marginaux qui y trouvent, moyennant un coup de main, de quoi se sustenter et dormir. « Tout le front des légumes est cerné par un réseau de cabarets, de bars, de bouchons, d'asiles de nuit, de restaurants où les personnages les plus divers viennent achever une nuit de travail ou de rigolade », écrit Mac Orlan en 1928. Les Halles maintiennent une sorte d'écosystème où l'on trouve toujours à se les caler et à roupiller un brin.

Cet homme de mémoire, grand collectionneur de photos, gravures, cartes postales et livres sur Paris, attentif aux mots et au langage des classes dangereuses, qu'il recueillait méthodiquement, ne pouvait que se sentir menacé par la montée

inéluçtable de la civilisation du béton et du Formica qui allait tout balayer. Paris n'est plus dans Paris. Le flacon semble pourtant identique. Guy Debord qui, à l'instar de Bob Giraud, a caché longtemps sa renommée dans les tavernes (parfois les mêmes, d'ailleurs) résumait la catastrophe d'une formule définitive : « Les bouteilles, pour continuer à se vendre, ont gardé fidèlement leurs étiquettes, et cette exactitude fournit l'assurance que l'on peut les photographier comme elles étaient, non les boire. » Paris n'est plus que la représentation de lui-même.

Un truisme, aujourd'hui. Mais dans les années 60, même un historien de la trempe de Louis Chevalier considérait que Paris l'éternel survivrait à toutes les tempêtes, fidèle à sa devise, Fluctuat nec mergitur. Mais quand, le 28 février 1969, les Halles sont effectivement transférées à Rungis, c'est son cœur que l'on arrache à la ville. Ceux qui l'ont aimée seront condamnés à errer comme des fantômes, préférant les mêmes formules incantatoires pour que resurgisse au comptoir, par la magie de la parole, un peu de sa beauté, de sa grandeur. Tel fut Robert Giraud à la fin de ses jours.

Au début des années 60, Bob n'a pas vraiment de projet éditorial à l'horizon, au grand dam, on l'a vu, de Robert Kanters, son éditeur. À moins de réutiliser la manne abondante de ses écrits journalistiques. Jusque dans les années 80, le nombre de titres de presse qui abritèrent sa prose est impressionnant : de Libération (celui d'après-guerre) à L'Auvergnat de Paris, des Lettres françaises à La Revue des tabacs, de l'hebdomadaire communiste Ce soir à la revue Bizarre ou au Crapouillot en passant par Montmartre Panorama, Le Journal du dimanche, Tout savoir, Le Bulletin de Paris... À cette énumération, il convient de mettre à part Franc-Tireur et Détective, essentiels pour Bob Giraud qui y publia ses reportages les plus conséquents. Voilà donc la trame de Paris, mon pote toute trouvée : un recueil de reportages, pour la plupart écrits au fil des années, retravaillés et recousus entre eux, de façon thématique.

Retrouver les origines journalistiques de Paris, mon pote est un long travail archéologique. Les sources sont enfouies et ne se révèlent qu'au fil de patientes recherches, parfois hasardeuses.

Le 5 novembre 1960, le journal Maroc demain, probablement sous la plume de son correspondant

Jean Rousselot, ami de Robert Giraud, évoque la parution prochaine d'«une série de reportages sur Paris». Le 21 juin 1961, dans Aux écoutes, Bob annonce qu'il prépare une série de textes sur Paris ; «une sorte de chronique», précise-t-il.

Une correspondance adressée le 28 janvier 1963 à son éditeur relance celui-ci sans ménagement : «Mon cher Robert, écrit Bob, Bonne et heureuse année et tout et tout. Ceci dit, je n'ai aucune nouvelle du manuscrit Paris, mon pote que je t'ai laissé il y a déjà des mois. Peut-être pourrais-tu m'en donner. Je le souhaite, crois-le bien.»

C'est Philippe Rossignol, directeur général de Denoël, qui lui répond : «Notre comité de lecture a trouvé beaucoup d'agrément aux huit chapitres sur Paris que vous nous avez envoyés sous le titre Paris, mon pote. Ces croquis, ces anecdotes, ces petits tableaux de la rue sont toujours bien sentis, pris sur le vif, et présentés d'une manière amusante ou tendre. Il y a donc dans ces pages des qualités de coups d'œil, de gentillesse et d'humour dans le plus pur style de la littérature consacrée au petit peuple et aux originaux de notre capitale.» Un satisfecit. Mais l'on se doute bien que tant de prévenance n'a qu'un but : «Cependant, nous avons un peu craint que ces morceaux qui, séparés,

TABLE DES MATIÈRES

Accordéon musette	21
Gitans de Paris	33
Inventaire de la rue	59
Porte Clignancourt	89
Musique à ressort	99
Paris des bêtes	109
Le Canal Saint-Martin	127
Le Pont des Arts	137

CE 246^e TITRE DU DILETTANTE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER À
2 222 EXEMPLAIRES LE 30 AVRIL
2008 PAR L'IMPRIMERIE FLOCH,
À MAYENNE (MAYENNE). IL A ÉTÉ
TIRÉ, EN OUTRE, 33 EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN PUR CHIFFON, NUMÉ-
ROTÉS À LA MAIN. L'ENSEMBLE DE
CES EXEMPLAIRES CONSTITUE
L'ÉDITION ORIGINALE DE «PARIS,
MON POTE», DE ROBERT GIRAUD.